

## *QUANT AU FÉMININ*

Il est aussi difficile aujourd'hui pour l'esprit et le cœur d'en finir avec le féminin qu'il est tentant et flatteur pour l'intelligence d'en finir avec le jeu rassurant de la symétrie et avec la logique de l'opposition binaire. On est tentés en effet de sacrifier sur l'autel de l'intelligence et de la postmodernité la complicité entre maîtrise et symétrie, ce contrat culturel (lié à la reconnaissance de la différence des sexes) entre phallogocentrisme d'une part, et d'autre part pensée du Même et de l'Autre. Si je sacrifie à mon désir postmoderne la vieille logique binaire, cette dictature du deux qui nous poursuit dans la langue et dans le corps, et jusque dans les croyances et dans les mythes, mon ivresse, je le crains, ne durera pas longtemps car je m'apercevrai assez vite que je sacrifie en même temps le féminin, la foi que j'avais en lui et tout l'édifice théorique que j'avais imaginé en me plongeant depuis tant d'années dans les créations au féminin.

Je m'aperçois, tout compte fait, que je préfère l'ivresse de l'étrangeté utopique du féminin, l'ivresse que me procure la probabilité, la certitude ou l'illusion d'être l'Autre et d'aller à sa rencontre dans les œuvres des femmes ou dans les œuvres des hommes que l'on pourrait qualifier de « hantés », à la satisfaction intellectuelle et même morale que je retirerais de mon émancipation du deux. J'en mesure pourtant les immenses bénéfices. En finir avec le jeu rassurant des symétries, de la symétrie dans tous les domaines, produit aussi de la griserie. Il faut changer la langue, subvertir la syntaxe, inventer des concepts qui permettent d'échapper au binaire, fuir la logique du binaire qui distribue les différences selon le préalable d'une pensée du Même conjuguée au masculin, où l'Autre est toujours la femme, l'ombre, la nuit, la gauche, le mal, et où le Même est son contraire positif, l'homme, la lumière, le jour, la droite, le bien. La grammaire des beaux textes de la littérature rompt ces différences, les fait éclater, les transcende, les tourne en dérision, les sublime, tire de ses improvisations des effets qui nous transportent, qui transforment notre vision du monde, et qui peuvent avoir des retentissements politiques aussi.

Défaire le binaire, et cela nous intéresse directement, c'est aussi défaire le genre, les normes dominantes de l'existence sociale, les normes et les conventions qui minent les conditions de la vie, qui rendent nos vies invivables, soumises à la violence du deux, à l'impératif de la différence sexuelle qui en serait le fondement puisque la différence sexuelle, à l'origine probablement biologique, s'inscrit dans une conception socialement construite de la féminité et de la masculinité dont nous connaissons et subissons les contraintes : domination masculine, normativité hétérosexiste, statut infériorisé de la femme.

« Telle que je la comprends, -écrit Judith Butler dans un article percutant<sup>1</sup>- la différence sexuelle est le lieu où la question de la relation du biologique au culturel se pose et se repose, où elle doit et où elle peut être posée, mais où elle ne peut, au sens strict, être résolue. Comprise comme un concept limite, la différence sexuelle a des dimensions psychiques, somatiques et sociales qui ne peuvent être confondues, mais qui ne sont jamais pour autant complètement distinctes. La différence sexuelle vacille-t-elle ainsi, comme une frontière flottante, exigeant une reformulation de ses termes sans finalité ? N'est-elle donc ni une chose, ni un fait, ni un présupposé, mais une exigence de reformulation qui jamais ne disparaît ni n'apparaît vraiment ? »

Ces interrogations me semblent magnifiques car en fait elles m'introduisent dans le champ d'un féminin nomade, instable, fuyant, polymorphe, hybride, oxymorique, celui-là même que j'ai découvert, ou débusqué, ou démasqué avec vous dans le bas-relief dit « des Aglaurides » (II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), à nous révélé par Norbert Hanold et W. Jensen, et nous arrivant à travers une fantaisie pompéienne sous le nom de « Gradiva », qui n'est pas pour rien l'épithète féminisée du dieu Mars partant à la guerre.

Si bien que les éloquents interrogations de Judith Butler à propos de la différence sexuelle, qui lui permettent de passer en douceur de la fatalité biologique et de la notion de sexe au concept de genre sonnent aujourd'hui à mes oreilles comme des formulations indirectes et probablement non voulues du champ féminin. Un champ impossible à réguler, et donc à définir, qui n'a ni l'unicité du Même, ni ses prétentions hégémoniques, qui échappe à toute normativité, aux assignations de l'appareil d'État comme à celles de l'Église. Biologiser à l'excès la différence sexuelle c'est en effet, en particulier, assigner à la femme, comme destin social, la reproduction de l'espèce. Or nous avons bien vu tous que Gradiva selon Jensen n'est plus une enfant, mais n'est pas encore tout à fait une femme, ce qui pourrait se limiter à dire qu'elle est une jeune fille, mais qui signifie sans doute davantage. Même si elle doit être mère, et le projet de noces avec Norbert le laisse supposer, elle est saisie par le texte dans cet entre-deux qui pour moi est significatif du champ féminin, illocalisable, *borderline*, indéfinissable, ouvert à tous les doutes, tous les possibles et toutes les utopies. Un désir inconscient s'y mi-dit sans jamais se démasquer, car la constitution hybride et polymorphe de Gradiva le cèlera éternellement. Le sujet Gradiva n'existe pas, il est une potentialité qui ne coïncide avec aucune constitution psychique propre, il est flottant, erratique.

Il se pourrait donc que dans ses fulgurances Judith Butler parle du féminin sans le savoir au moment même où, subissant son influence, nous allions renoncer à l'idée même de ce territoire féminin que le concept de genre disperse aux quatre vents ou tend à disperser.

Judith Butler ne prétend plus anéantir la différence sexuelle, elle

---

<sup>1</sup> « La fin de la différence sexuelle », in Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 213.

l'interroge (nous l'avons vu) à la façon dont nous interrogeons le champ du féminin sans d'ailleurs, remarquons-le, lui attribuer des spécificités déterminées ; de ce point de vue nous ne rêvons à aucune universalisation du féminin.

Judith Butler, dans le même texte, évolue par questionnements. Elle questionne ensuite le genre :

Comment cette façon de penser la différence sexuelle intervient-elle dans notre compréhension du genre ? Le genre n'est-il pas pour nous comme cette partie de la différence sexuelle relevant du social (le genre serait alors le degré extrême du social dans la différence sexuelle), élément négociable et construit -ce que le Vatican veut précisément contester en revenant à la notion de sexe- sur le terrain du naturel, là où le naturel lui-même est conçu comme fixe et non négociable ?

Le genre serait donc ce qui du sexe biologique fixe et interchangeable peut être indéfiniment négocié et construit. Cette semi-définition posée sous forme d'interrogation livrée à l'exégèse infinie et à la dubitation, une fois de plus, faut-il le souligner, conviendrait parfaitement à Gradiva et à son pouvoir d'évocation de la différence sexuelle. Gradiva en effet évoque la différence sexuelle soumise à interrogation, elle interroge la différence sexuelle et toutes les différences : entre humain et divin, entre humain et monstre mythologique ou génie ailé, entre droite et gauche (pied droit levé, marche dirigée vers la gauche), entre soleil levant et soleil couchant, entre aspiration vers le haut et ancrage dans le sol, entre marche décidée et intériorité méditative. À travers le Genre, la différence sexuelle ne cesse d'être reformulée et problématisée, elle est d'ordre psychique mais aussi d'ordre social, la structure psychique intervenant dans la dynamique du pouvoir social. Il est difficile, voire impossible, de déterminer où le biologique, le psychique, le discursif et le social commencent et finissent, nous dit Butler, le Genre en somme absorbe en lui la différence sexuelle comprise comme concept limite dont toutes les dimensions sont à la fois confondues et complètement distinctes. Tout vacille désormais autour d'une exigence de reformulation impossible à limiter et encore moins à interrompre, qui nous rappelle la frontière flottante sur laquelle avance Gradiva.

Mais cette frontière flottante sur laquelle se situe aujourd'hui le débat théorique autour de la notion de différence sexuelle, insensiblement remplacée par celle de genre ou en configuration variable avec les successives définitions du genre peut aussi avoir ses effets pervers. Si la normativité hétérosexiste s'accroche à la différence sexuelle entendue *stricto sensu*, en insistant sur la séparation radicale du féminin et du masculin, et en réhabilitant la catégorie de sexe, dans la crainte que le rôle reproductif du sexe ne se trouve discrédité, d'un autre côté on assiste à une réaction en sens inverse de la théorie *queer* qui cherche à dépasser le genre et à le reléguer à une époque révolue. Le genre est

dépassé sur sa droite par les rappels à l'ordre du Vatican en matière de sexe et de sexualité, et de l'autre il est dépassé sur sa gauche par les théoriciens de la méthodologie *queer* qui séparent le sexe de la sexualité, qui défont la catégorie de sexe et la différence sexuelle. On assiste en effet à une prolifération de différences sexuelles qui ne sont plus tributaires du sexe et du corps biologiques. Le masculin et le féminin sont loin d'épuiser l'éventail des possibles parmi lesquels on compte des sexualités très diversifiées et utopiques. On répertorie sans en épuiser la richesse le « genre » masculin, féminin, homosexuel, gay, lesbien, transsexuel. Cette séparation de la sexualité et du sexe a certainement de quoi étourdir le Vatican et l'ONU et toutes nos croyances attachées à l'essence de la femme et de la féminité. Si les *gender studies* ont créé des turbulences au sein du féminisme occidental divisé au moins entre deux courants inconciliables : les naturalistes ou essentialistes ou maternalistes ET les antinaturalistes ou culturalistes, la philosophie ou la méthodologie *queer* achèvent d'ébranler le socle des études féminines. Les femmes comme sujets font face aujourd'hui à un éclatement et à une complexité des enjeux les concernant et risquent de payer cher la dissolution des formes traditionnelles du féminisme.

La femme n'a pas définitivement sombré dans le genre. Plusieurs années après *La pensée straight* de M. Wittig, et après *Troubles dans le genre*, Judith Butler dans *Défaire le genre* reprend les choses en main avec habileté et clairvoyance. Avec la méthodologie *queer* néanmoins la catégorie « femme » et « féminin » court à nouveau le risque d'être marginalisée, rendue suspecte d'arriération mentale ou de positionnements politiques conservateurs et rétrogrades. À opter pour une théorie, il faudrait malgré tout privilégier celle qui a le plus de chance de favoriser une vie viable pour les femmes, et éviter par conséquent des systèmes de pensée qui contribueront à l'invisibilisation et à l'exclusion des femmes. Or la violence faite aux femmes, les inégalités économiques et sociales, les oppressions et discriminations liées au sexe devraient nous avertir du danger qu'il y a à adopter une perspective théorique qui place sur le même niveau le sujet « femme » et les pratiques sexuelles discriminées. La différence sexuelle et les différences de sexualité font partie de l'humain et de la société, il convient cependant d'être très attentifs aux dérives actuelles misogynes car toutes les autres dérives homophobes, racistes, xénophobes sont profondément accrochées à ce socle misogyne premier qui empoisonne la vie familiale, sociale et politique. Les contre-offensives antiféministes que l'on peut observer, dénoncées par exemple dans *Backlash. La guerre froide conte les femmes* de Susan Faludi<sup>2</sup> devraient nous rendre tous et toutes très attentifs à ces phénomènes sournois de marginalisation de la femme et des femmes que peuvent aussi véhiculer, à leur insu, des systèmes théoriques ouverts et généreux. C'est un souci constant que nous devons avoir et conserver.

---

<sup>2</sup> Traduit de l'américain aux éditions des femmes en 1993, mais best seller aux Etats-Unis depuis 1991.

Parmi les sexualités stigmatisées, on oublie souvent de signaler que le lesbianisme est plus largement condamné que l'amour entre hommes, sublimé à travers l'*agapé*, l'amour spirituel fraternel. On lira à ce propos le livre instructif de Marie-Jo Bonnet, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*<sup>3</sup> Le désir féminin fait peur et il est souvent maudit, on y est habitués depuis le péché d'Ève ; le complexe d'Œdipe fait de la mère une séductrice passive du fils tandis que, du côté de la fille, le modèle phallique s'impose pour éviter la régression à une situation incestueuse mère-fille. Le problème du désir féminin inassimilable par la société n'est peut-être pas qu'un aspect mineur du discrédit dont jouissent les écritures féminines où le désir féminin s'exprime sans contrainte. La lesbophobie s'étend à la littérature écrite par les femmes, assimilée probablement à un éros lesbien. Question à creuser, si j'ose dire. Il convient donc d'être très attentifs à ces phénomènes de répulsion et de rejet à l'encontre des sexualités qui sortent du champ licite de l'hétérosexualité, mais aussi de ne pas se laisser déborder par des méthodologies ou des philosophies qui pourraient favoriser la tendance générale à une marginalisation du féminin, contribuant ainsi à l'invisibilisation des femmes, à leur exclusion sociale et politique.

Où en sommes-nous à présent ? Vais-je encore préférer l'ivresse de l'étrangeté utopique du féminin à la satisfaction intellectuelle que je retirerais de mon refus du deux ? Longtemps, chez Gradiva, nous nous sommes nourris des illusions d'un féminin à l'œuvre dans les œuvres et d'un féminin partagé par l'un et l'autre sexe dans le mouvement même de la création. Et nous supposions cette création suffisamment généreuse et ouverte à l'Autre pour ne pas être l'expression d'un sexe xénophobe qui ne s'adresserait qu'à lui-même, comme si la violence que contient ou que peut contenir la différence sexuelle se dépayait en abordant autrui à travers l'œuvre, toujours œuvre adressée.

Je vous proposerai donc de garder l'ivresse d'une utopie féminine qui déborde, bien entendu, les limites biologiques du sexe, en élève les compétences au corps tout entier, aux sensations qui traversent ce corps et atteignent l'âme, à la demeure généalogique, psychique et fantasmatique de ce corps qui se métamorphose sous nos yeux en corpus littéraire, en tableau, en voix poétique, en créations infinies et indéfiniment partagées.

Je vous proposerai aussi de partager, avec les savantes et les savants du *gender* et du *queer*, la satisfaction intellectuelle de pulvériser le deux, l'héritage et l'assignation binaires à l'origine de tant de discriminations, de conflits et de guerres, la guerre des sexes étant peut-être au fondement de toutes les autres guerres ancrées dans des conflits raciaux, religieux, territoriaux et économiques qui féminisent le peuple, la race, la catégorie sociale ou le pays combattus, dominés, asservis, violentés, colonisés, esclavagisés.

Il nous faudra, plus que jamais sans doute, concevoir le féminin comme

---

<sup>3</sup> Marie-Jo Bonnet, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?* Paris, Odile Jacob, 2004.

une valeur transversale, un territoire frontalier, *borderline*, fluctuant, qui introduit du trouble dans la différence sexuelle et qui fait les sexes égaux dans le mouvement qui dé-situe le sujet par et à travers sa création. Le féminin dit la femme, mais il dit aussi l'entre-deux d'un espace où la subjectivité de l'Un devient apatriote, nomade, et s'ouvre à l'infini de l'Autre. Insituable et se vivant dans la rupture des catégories par lesquelles le monde, dominé par le masculin, se pense et s'impose, la femme fréquente de façon habituelle ce territoire frontalier où tout sujet créateur s'exile. C'est pourquoi elle a été moins présente sur le terrain des créations qui ne lui était pas nécessaire pour se sentir et se vivre expatriée, car telle était sa condition. Il fallait plutôt qu'elle naisse à soi-même en empruntant aux certitudes de l'Un les vertus qui lui permettraient de s'implanter enfin, un peu, dans une terre natale.

Le dehors devint, à la femme, habitable grâce à cet échange avec l'Un qui donne à Gradiva cette démarche si décidée et si martiale, presque conquérante ; mais en même temps son avancée intériorisée est ravie par un autre monde, tournée vers un couchant qu'elle prévoit, dont elle n'a pas peur, déracinement final dont elle s'accommode avec grâce, pour elle inévitable, familier en somme.

*Michèle Ramond*